

# *Libretto*



DANIEL ARSAND

UN CERTAIN  
MOIS D'AVRIL  
À ADANA

roman

*libretto*

© Flammarion, 2011.

ISBN : 978-2-7529-0809-4

Éditeur du domaine étranger chez Phébus depuis 2000, Daniel Arsand a notamment été le « passeur » d’auteurs aujourd’hui considérés comme incontournables : William Trevor, Keith Ridgway, Joseph O’Connor, Hugo Hamilton, Edward Carey et bien sûr Elif Shafak et Julie Otsuka. Après avoir obtenu en 1998 le prix Femina du premier roman pour *La Province des ténèbres*, il reçoit en 2000 le prix du jury Jean-Giono pour *En silence*, le grand prix Thyde-Monnier de la Société des gens de lettres pour *Des chevaux noirs* en 2006, et le prix Chapitre du roman européen 2011 pour *Un certain mois d’avril à Adana*. Ses livres sont traduits dans une dizaine de pays, dont les États-Unis.



*à Nicole Bon  
à Carine Chichereau  
à Nicole Chalhoub*



C'est le printemps en Cilicie. Ici règne une chaleur moite.

Elle régnait de même en avril de l'an 1909. Elle dictait sa loi à l'ancien royaume arménien, aboli depuis que les Mamelouks l'avaient envahi, depuis déjà près de cinq siècles. Elle emprisonnait dans sa nasse de poix invisible la ville d'Adana, les moulins dressés le long du fleuve Seyhan, les champs de coton, les vergers, les troupeaux et les hommes. Elle était là, glorieuse et dépourvue d'âme, jour et nuit, immémoriale, elle fardait de sueur et de poussière les visages, immobilisait sur les lèvres un sourire ou un rictus sans signification, donnait aux regards une gravité sans ostentation.

Elle était brasier et silence, invincible.

Ce mois d'avril ressemblait à ceux qui l'avaient précédé.

On était le 5 avril de l'an 1909, et le temps des massacres et des ruines approchait.

Jadis des fauves et des brigands hantaient la Cilicie et la chaîne du Taurus se hérissait de forteresses. Aujourd'hui les fauves ont disparu et les forteresses ne sont plus que tas de cailloux : avec parfois les fantômes d'une tour ou d'une muraille, mais ils ont engendré des légendes et ces légendes survivent peut-être encore, mais rien n'est moins certain, puisque le peuple qui les avait tissées a connu l'enfer et que sa mémoire ne retient plus désormais que son quasi-anéantissement.

En ce début de siècle, la plaine cilicienne prospérait. On la considérait comme le fleuron de l'Empire ottoman. Le poète Diran Mélikian la comparait à un joyau. L'un de ses amis, l'avocat Toros Véramian, ne cessait de dire que l'Empire agonisait, qu'il se muait en peau de chagrin, se décharnait, se délitait, peinait à défendre ses frontières. Il achevait régulièrement ses ténébreuses considérations en affirmant que les Turcs, et en particulier les membres du parti Union et Progrès, qui s'imposait, qui réduisait peu à peu le sultan à un fantoche, en affirmant donc que ces Turcs haïssaient les chrétiens, les accusaient de vouloir reconquérir leur puissance d'autrefois. Lorsque Toros prédisait que le sang coulerait de nouveau et plus abondamment que par les décennies passées, Diran haussait les épaules, puis lui reprochait d'avoir une prédisposition à noircir le tableau. L'ère des carnages

ne s'effacerait-elle pas un jour ou l'autre devant celle de l'espoir? L'avocat avait alors un geste de froide incrédulité ou de tranchante exaspération. Un soir, après l'une de leurs nombreuses joutes, le poète avait jeté sur le papier une ode à la cueillette du coton plutôt étrange pour un homme pétri d'illusions.

*Et sous pareille neige rôdent les démons.*

Ainsi se concluait son poème.

Il était naïf et il était homme.

Ils cohabitent plutôt pacifiquement. Sont familiers de leurs coutumes et croyances respectives. S'ils engagent parfois la conversation dans la rue, en revanche ils se reçoivent rarement les uns chez les autres. On en a vu parfois jouer au rami ou aux dominos sur une des places d'Adana, oubliant peut-être leurs différences, oubliant peut-être les massacres dont les uns furent les victimes sous tel ou tel sultan, dont les autres furent les bourreaux. Certains sans doute sont amis. Ou tout au moins le proclament. Adana est une ville paisible. Elle n'a pas été le théâtre des tueries qui se sont déroulées dans la plupart des cités turques en 1895. Beaucoup de chrétiens croient à la paix définitive entre les communautés. Il est des Turcs qui se demandent parfois et de plus en plus souvent qui, aujourd'hui, sont les maîtres en Cilicie. La question est posée, puis ensevelie, elle ressurgira pour un oui, pour un non. Rien de neuf sous le soleil. Mais n'oubliez pas, Turcs et Arméniens de Cilicie, que le fils d'Ömar bey jamais n'épousera la fille d'Atom Papazian ni jamais celui d'Haïk Torossian celle de Suleyman bey. Si une idylle se nouait entre un gars et une donzelle de confession différente, il y aurait châtiment, il y aurait malédiction. La haine longtemps muselée jaillirait. Car sous la courtoisie et la tolérance clapotent toujours la suspicion et le mépris. Il est des Arméniens plus sagaces, plus méfiants que leurs voisins qui voient, qui savent que,

sous peu, on se déplacera à Adana sur un tapis de braises et d'elles ne surgit-il pas toujours un incendie? Des anciens marmonnent qu'il n'est pas un agneau qui ne désire être un loup. C'est écrit dans le ciel.

Qui mutera en loup et qui en agneau?

On prie à Adana, on prie à l'église ou à la mosquée, au travail, dans son foyer.

Pour quel avenir prie-t-on?

On prie en arménien, on prie en turc.

Les Arméniens parlent indifféremment les deux langues. N'est-ce pas un signe d'assimilation totale? N'est-ce pas louable? La majorité d'entre eux ignorent – ou veulent ignorer – que les sbires du parti Union et Progrès considèrent cette aisance linguistique comme la preuve de la fourberie naturelle de ceux qui se prosternent devant une Vierge et un crucifié.

Les naïfs persistent à dire qu'il est doux de vivre à Adana.

Ce lundi 5 avril était un jour pareil à tous les jours, poussiéreux, étouffant, sans fioritures, avec un ciel fatalement bleu.

Il y avait foule à la gare d'Adana. Le train tant attendu avait du retard. Quel train dans l'Empire n'en avait pas? Il venait d'Izmir ou d'ailleurs. Atom Papazian avait reçu de Vahan, son neveu, un télégramme – que l'écrivain public, Haïk Torossian, lui avait traduit, puisque Atom était analphabète, et il n'était pas le seul dans ce cas à Adana – lui annonçant qu'il arriverait dans l'après-midi. C'était le cinquième télégramme que Vahan lui avait envoyé, tous provenaient de villes différentes. Atom Papazian, joaillier et orfèvre ayant boutique et atelier ouvrant sur la place du Marché, s'efforçait de masquer sous son célèbre flegme une anxiété qui, elle, était naturelle. L'éprouver l'humiliait, l'enfourir l'épuisait. Il avait confié son atelier à la surveillance de son fils unique, Džadour, onze ans, un bloc de silence, un puits à secrets, un enfant infini en somme, un petit dieu fascinant et décevant à la fois, qui ne semblait pas le moins du monde intéressé par l'or et l'argent et leurs métamorphoses en torsades, anneaux ou fermoirs. Et ce train qui n'apparaissait pas! L'impatience d'Atom grandissait. Vahan était parti de Constantinople. Il l'avait précisé dans son premier message. De Constantinople où il était groom dans un hôtel de luxe – hôtel de France, si

Atom se souvenait bien ; un ami d'ami d'ami d'Atom l'avait recommandé à la direction. Un jeune homme de vingt-trois ans qu'attiraient les foules cosmopolites, les privilégiés en villégiature, les lumières, les métropoles, les nuits au cours desquelles on n'imagine plus que l'aube puisse advenir. À Adana ils étaient peu, les garçons qui aspiraient à ces éblouissements et à ces sortilèges. Atom Papazian n'avait su détourner son neveu des mirages et des lointains. Mais n'était-ce pas le train tant attendu qui entrait en gare, mais oui, c'était lui, il avançait, il longeait le quai, il s'arrêtait enfin, et voilà Vahan qui en descendait, vêtu à l'occidentale, pâle, hésitant, arborant néanmoins un sourire qui se voulait radieux. Il était de nouveau à Adana.

Je suis de retour, dit-il en serrant son oncle contre lui.

Ils accordaient leurs pas, ils allaient sans jamais ralentir, avec une tranquille détermination. De la gare à la demeure des Papazian le trajet ne dura pas plus de vingt minutes. Atom n'interrogea pas son neveu sur la raison de leurs retrouvailles. Vahan portait une valise en toile de modestes dimensions. Il aurait aimé dire : c'est un cadeau. Celle qui me l'a offerte s'appelle Gladys Heather. Revenir ici, revenir à Adana, telle une comptine. La chaleur lui était un bâillon. Quelque chose sanglotait en lui et refusait de se traduire en mots. Mais il n'en laisserait rien paraître. Il avait, comme Atom, cette faculté-là sans qu'elle prouve une fondamentale ressemblance entre eux. Et tant de poussière, tant de gens que l'on croise et qui vous saluent et qui font un mouvement pour venir à vous, et son oncle qui a un geste sec que l'on pourrait interpréter par « plus tard, plus tard », Vahan maîtrisait parfaitement ce léger vacillement intérieur, cette mélancolie sournoise qui s'éternisait. Adana était immuable, et lui, il n'y serait que de passage.

Ils longèrent les églises Notre-Dame et Saint-Étienne, massives, vénérables, destructibles. Il ne s'aventurerait pas à méditer sur l'éphémère. Voici le collège des jésuites, voici le collège Aramian et voilà l'institution des sœurs de Saint-Joseph. Des femmes inflexibles, et néanmoins bonnes. D'une inébranlable et austère bonté.

Y a-t-il des femmes qu'on ne désire pas ? se demanda Vahan.

Vahan pose de très bizarres questions, disait son ami Yessayi.

On était au cœur des quartiers chrétiens.

Vahan est revenu après deux ans d'absence, songeait Atom. Il est revenu chez nous. A-t-il oublié qui nous sommes ? Sait-il encore que notre toit abrite un foyer où chaque jour Dieu est loué, où la sérénité est de mise, où l'amour a un sens ?

Ils franchirent un seuil, ils se plongèrent dans une suave tiédeur.

Verginé, l'épouse d'Atom, et leurs deux filles, Haygouhie et Arsinée, l'accueillirent par des cris et des larmes. Cette effervescence de volière en émoi ravit et agaça à la fois Vahan. Il recevait leurs baisers, il les enlaçait, mais il lui faudrait repartir, sinon il mettrait ces êtres en danger.

On s'exclamait qu'il avait forci, on déclarait qu'il était devenu un homme. Il ne parlerait pas de Gladys Heather, la gouvernante d'un vieux couple d'Américains, les Marsalli-Lavander, de leurs serments échangés, mais la belle rôdait dans cette pièce, parmi ses proches, magnifique.

Verginé lui tapota la joue. Il était blême, oh ! tellement, comme ce jour où on l'avait amené à Adana, c'était il y avait longtemps, plus de dix ans ; un orphelin dont la mère avait succombé à la phtisie et le père – le frère d'Atom – avait été égorgé par un couteau turc, puis pendu, là-bas, à Aïntab, dans la province d'Alep ; un gosse de neuf ans que les Papanzian adoptèrent, un gamin crasseux, terrorisé. Il nous fera honneur, avait dit Verginé ce jour-là. Prophétiser, et puis se taire, observer, adorer. Elle le touchait : tu es là. Vahan, Vahan. Il lui raconterait à elle seule, plus tard, ce qu'il en était de lui. Il se confierait. Soudain Atom abrégua les manifestations d'affection. Il détestait les piaillements, les gloussements, le bonheur exprimé avec éclat. Il était le maître. Il était Atom

Papazian. Il emmena Vahan dans l'alcôve qui servait de salon, de pièce où méditer, où prier, où corriger l'enfant indocile. Verginé apporta une chandelle, présenta à Vahan une bassine remplie d'une eau légèrement parfumée pour qu'il se lave les mains, un linge pour qu'il se les essuie et déposa sur une table basse deux tasses de café. Et elle s'éclipsa.

Pourquoi ce retour, Vahan ?

Silence.

Tu n'es pas revenu pour nous. Ton orgueil, ta crédulité, tes imprudences t'ont-ils joué un sale tour ? Je te connais. Je connais tes défauts. Je ne m'étendrai pas sur tes qualités. Elles sont nombreuses mais souvent inutiles. Tu nous as quittés et tu nous es revenu, j'allais dire : tu m'es revenu, toi qui n'es pas mon fils, et peut-être que ce que j'éprouve en ce moment, c'est de la peur.

Vahan tendit la main vers son oncle, la posa sur son genou. Atom la repoussa, se leva.

Dis-moi tout. Je ne t'interromprai pas.

Alors Vahan conta par le menu sa vie quotidienne à Constantinople, certaines rencontres qu'il avait faites, son adhésion à un groupuscule révolutionnaire arménien, son impossibilité à garder un secret, sa légèreté, ses bavardages, sa fatale vanité – « je suis l'homme qui changera le visage de l'Empire » –, sa naïveté, et même sa bêtise, oui, il avait parlé de ces réunions secrètes à un presque inconnu, oui, il avait été lyrique et sans humilité, et dès le lendemain des membres du groupuscule avaient été arrêtés, emprisonnés, sans doute torturés. Ses anciens camarades jurèrent sa mort, il était un traître, on ne trahit pas impunément les purs, il était un imbécile dangereux, il devait disparaître. Des Jeunes-Turcs également voulaient sa peau. Car il avait trop de panache, il saurait fanatiser les foules, on se méfiait des anges dans l'Empire. À moins qu'ils n'aient voulu se servir de lui comme d'un indic. Il décrivit sa honte, le mépris qu'il avait de lui et sa peur, tyrannique,

abyssale, dégradante, pourrie et pourrissante, et tellement humaine... Il avait fui Constantinople. Peut-être était-on sur ses traces. Comment savoir ?

Il se tut brusquement.

Atom et lui se toisèrent.

C'est donc pour ça que tu es ici ? Le retour du jeune homme prodigue engendre parfois le chaos. T'ai-je élevé pour que tu deviennes un révolutionnaire avec une cervelle de concierge ?

Alors Atom imagina des représailles exercées sur les siens, par la faute de ce petit écervelé. Il le haïssait presque en ce moment, il ne lui pardonnerait jamais son inconséquence. Et pourtant, il refusait la vision de ce garçon, de Vahan Papazian, écharpé, massacré. Il ne le haïssait pas, non, c'était impossible. L'aimer sans pouvoir lui pardonner son inconséquence, était-ce chose concevable ?

Mes clients me réclament, dit-il. Mais nous n'en avons pas fini tous les deux.

Il ajouta : Interdiction de sortir. Ne nous trahis pas, nous.

Il avait usé d'une voix neutre, qui de mot en mot se feutra, s'amollit. Une phrase de plus et le désespoir l'aurait brisée.

Atom n'était plus dans la pièce.

Enfant, je le suppliais de me raconter le destin d'Héthoum II, roi arménien de Cilicie. Je m'endormais avec dans la tête la vision d'un sceptre chamarré d'or.

Le froid saisissait le vif : je n'aurais pas dû revenir.

La soif ne le tenaillait pas, la chaleur ne le corsetait pas, il ne transpirait pas, son corps était insensible à l'astre. Il se déplaçait dans la ville où il était né, qui aurait donc dû lui être d'une réconfortante familiarité, si cet après-midi d'avril n'avait retenti de halètements, du bruit d'objets qui volent en éclats, si tout, végétaux, bêtes et hommes, n'avait exsudé une puissance corrosive, inouïe. Adana ricanait. Il avait l'impression de percevoir ce qui provenait d'une autre planète.

Adana.

Avait-on suivi de train en train l'enfant prodigue, le bel immature ?

Et si oui, pourquoi n'avait-il pas rencontré son assassin ?

L'homme attendait-il une heure, un jour précis imposé par quelque mystérieux motif, par quelque indéchiffrable stratégie ?

Adana.

De ses impasses, de ses ruelles, de ses cours, de ses terrasses, de la lumière qui l'écrasait ou de la nuit qui la pénétrerait surgirait peut-être la créature forcenée, le bras vengeur.

Garder Vahan une semaine chez lui, serait-ce assez pour remarquer un inconnu arpentant le quartier ? Ou fallait-il l'envoyer dès demain chez ses beaux-parents, dans le village verdi de jardins d'Hassan-Beyli ? Atom devrait en décider ce

soir même. Ou faire conduire Vahan à la frontière syrienne? Alors s'en séparer sans doute pour l'éternité.

Il le lesterait d'une jolie somme, puis aurait le courage de lui dire : va et ne reviens pas.

Vahan lui avait communiqué sa peur.

Peur d'une insondable netteté, tel un ciel d'un bleu marial, sans nuage.

Lorsque Atom entra dans son atelier, Dzadour balayait. Personne, en son absence, n'avait réclamé Atom Papazian.

Mon fils.

Dzadour se tenait devant vous, nonchalant, d'une présence indéfinie et cependant réelle, troublante.

Se ressemblaient-ils, lui et son fils?

Un fils et un père se ressemblent-ils absolument? Le faut-il? Vahan, l'immature, le séduisant, le fils qui n'est pas le sien, était-il à l'image de Vartkès Papazian, l'homme qui l'avait engendré, ce négociant en soieries et parfums, cet homme fortuné? De Vartkès, Atom avait encore une image précise – un corpulent au caractère impérieux, néanmoins réfléchi, un ambitieux à l'esprit indépendant, et ce depuis son plus jeune âge, qui exérait le Turc, qui invoquait Notre Seigneur pour que le Sultan crève dans les pires tourments. Il était son contraire : il ne croyait pas qu'il y aurait un jour concorde entre chrétiens et musulmans, il prédisait que la vengeance céleste frapperait l'Empire et qu'un roi arménien régnerait de nouveau en Cilicie, en Cappadoce, à Constantinople, des rives de la Méditerranée à l'Anatolie. Si Vartkès était d'acier trempé, son fils n'avait pas été forgé à son image, ça non. Et Dzadour avait peu en commun avec lui, Atom Papazian. Sang et semence sont peu fiables.

Ô Vartkès, mon frère, mon aîné.

Vartkès, pendu à un arbre, exposé à la foule, puant et méconnaissable, nu, une charogne, ô Vartkès. La femme turque qui avait sauvé Vahan, qui avait bravé les foudres

nationalistes, qui s'était échappée d'Aïntab avec l'enfant, cette femme avait raconté ce qu'elle avait vu. J'aurais aimé, avait-elle dit à Verginé, à Atom, être la mère de Vahan. Je suis stérile, et je n'ai pas le droit de l'adopter, car il n'est pas de mon peuple, on le pendrait, on me pendrait, oh ! assez de morts, assez de pendus, assez de sang. Adieu.

L'atelier ouvrait sur la place du Marché, la plus fameuse d'Adana, où Grecs, Juifs, Turcs et Arméniens se côtoyaient, possédaient échoppes et boutiques. Atom y était heureux. Les heures qu'il écoulait dans son antre se fondaient en une seule, scintillante. Entre ces quatre murs il vivait un présent incandescent : l'or avait des reflets ambrés, la pierre semi-précieuse chatoyait et le souvenir du passé ne résistait pas à l'éclat des alliages et des gemmes.

Un échelas émergea du fond de l'atelier. C'était Krikor Ovanessian, le tailleur. Dont les propos débités d'une voix terne ennuyaient toujours Atom. Réprimer un bâillement n'était pas chose aisée.

Krikor paraissait agité.

Il expliqua aussitôt la raison de son trouble.

Aghavnie, la fille de Balakian, le boucher, avait été enlevée par Yusuf, le plus jeune fils de Suleyman bey, l'intendant d'Ahmet bey, le propriétaire terrien si connu. Balakian s'est juré de couper les couilles du raptueur. Adana est en effervescence. Les Arméniens traitent les Turcs de débauchés et les Turcs répliquent en traitant les Arméniens de semeurs de chaos. Les communautés sont aujourd'hui à couteaux tirés. La colère gronde.

Elle se résorbera.

L'optimisme est parfois un péché, Atom. Ne sens-tu

rien, orfèvre? Ne sens-tu pas que l'air d'Adana est empoisonné?

Exagération.

Lucidité.

Nous verrons, nous verrons, Krikor.

On dit qu'ils s'aiment. Bon, je dois m'en aller, Atom. Nous reprendrons notre discussion plus tard. À demain.

Le jour baisse, dit Atom. Orhan bey n'est pas venu chercher le bracelet qu'il destine à sa femme?

Non, père.

Fermons l'atelier, Džadour. J'ai mal à la tête.

J'ai accompli ma promenade quotidienne, je suis sorti de la ville, je me suis enfoncé dans les campagnes, j'ai erré sur mes terres, je crois que je pourrais me perdre ici, parmi ces vergers et ces champs de coton, parmi ce qui m'appartient, ce que possèdent les Mélikian depuis des générations, je me suis éloigné d'Adana, je voulais songer calmement à mon prochain poème, «Pétales de nuit», c'est beau ou c'est joli, je ne supportais plus d'entendre les gens glapir autour des amours interdites d'Aghavnie et de Yusuf. Me terrifiait peut-être d'avoir à réfléchir au pourquoi d'amours tragiques. En ferai-je un poème, composerai-je un chant sur les amours d'Aghavnie et Yusuf, en aurai-je la force, aurai-je la volonté de me révolter contre ceux qui les condamnent, les Arméniens les condamnent, les Turcs les condamnent. Les feuillages frémissent, je me déplace dans ce tremblement de la beauté, Dieu! que m'envoûtent les feuillages, et les fleurs, mais comment les dire avec des mots, comment dire l'imperceptible, ce bruissement au-dessus de soi, contre soi, comment dire ce qui est si simple, si évident, si commun, et voilà Ömar et ses cabots, ce galeux que j'autorise à vivre sur mes champs et sous les frondaisons de mes arbres, il pue, il psalmodie des horreurs sur l'avenir de notre peuple, je ne le crois pas, je l'écoute cependant, je le crois tout de même un peu, il pue et jappe comme ses chiens, combien exactement, sept,

huit, neuf, plus, j'ai une badine que je fais claquer contre ma cuisse, afin qu'ils ne s'approchent pas de moi, et Ömar jappe cet après-midi, il dit que le feu hamera blancheur du coton, et chrétiens, maîtres et ouvriers, tous, le feu danse mieux que n'importe quel homme, il tue en dansant, ne détournez pas la tête, Diran Mélikian, mon poète, une supplication pleine de tendresse, il n'est qu'avec moi qu'Ömar se laisse aller, blancheur du coton, il est poète, mais c'est moi qui écris et c'est moi qui passerai à la postérité, tu déliras, Ömar, écarte-toi, et il s'écarte, la mort a pris forme de notre ombre, me crie-t-il, je t'aime, Diran Mélikian, je suis turc et je t'aime. Je me hâte, je cours presque, mon ombre à mes talons et la mort tapie en elle. Je n'ai jamais écrit sur la mort. Comment s'y prendre? Est-ce que lorsque j'évoque une rose, c'est de la mort que je parle? Je sais si peu de moi, des autres, du monde, d'hier, de maintenant, de demain. Sur ce chemin que j'emprunte, j'ai l'impression de n'avoir plus chair ni os, de n'être rien, il m'arrive de connaître l'angoisse, de vivre la peur, il m'arrive tant en un seul jour.

L'horizon s'obscurcit, le sang coulera. C'est ce que rabâche Adalet, ma cousine, de même qu'Oya, ma femme.

Comment moi, Cevat bey, puis-je modifier le cours de l'Histoire ?

Être le vali d'Adana, c'est beaucoup et c'est peu, à se demander ce que l'on vaut.

À mes télégrammes alarmistes Constantinople ne répond qu'évasivement.

Je suis un bon serviteur de l'État, du sultan Abdul-Hamid. Mais comment ramener la quiétude parmi la population que fanatise Ihsan Fikri, le président du club jeune-turc et rédacteur en chef de l'organe officiel du Comité Union et Progrès, l'*Ittihad* ? L'homme – je parle de cet excité d'Ihsan Fikri – montre sans cesse du doigt les Arméniens, il hurle, il scande avec fureur ses mensonges, des vérités tronquées. J'exècre les chrétiens, mais ne leur veux pas de mal, le Prophète en est témoin. Lors de réunions dans les locaux de son journal Ihsan Fikri dénonce la rouerie des infidèles. Cette engeance foment une révolte, plus : une révolution. Il est urgent de châtier ces rebuts de l'humanité, ces raclures, ces adorateurs d'une croix dorée à l'or fin. Il aspire à régner par le fer et le feu, Ihsan Fikri. Il a l'aversion persuasive et le verbe en oriflamme. L'affronter, argumenter avec lui, essayer son mépris me harasse. Devant ce prédicateur, ce possédé, j'ai

l'impression d'être quantité négligeable. Depuis qu'une fichue Constitution attribue les mêmes droits aux Arméniens qu'aux Turcs, le chaos est en marche. J'en ai plus qu'assez d'être le gouverneur d'une poudrière. Je soupire, je me renverse sur les coussins de mon sofa, j'ai un corps qui engraisse et qui exige, je ne songe plus qu'à moi pendant quelques instants.

C'est que je suis un homme sain, glorieusement sain, pas victime d'une phtisie galopante ni d'un tréponème pugnace. Pourquoi Dieu et les autorités me refusent-ils la tranquillité? Pourquoi ne suis-je pas investi d'un pouvoir contre lequel se briserait l'arrogance fétide d'Ihsan Fikri, d'un pouvoir qui statifierait une bande de drôles ayant l'outrecuidance de se proclamer les justiciers de l'Empire et les favoris de Dieu? Ne rêvons pas, ce pouvoir, je ne l'obtiendrai jamais. Je suis excédé d'avoir les mains qui tremblent et la cervelle qui s'embrume quand Ihsan Fikri me prend à partie!

Alors, laisser faire? Alors siroter mon café, m'éventer et que l'incendie se déclare?

Jouer les Ponce Pilate et ne pas en avoir honte.

Sous mon apparente tolérance, je nourris une partielle froideur, un égoïsme net de toute impureté. Qu'est-ce qui m'émeut vraiment? Rien?

Bon, je persisterai courageusement à tempérer l'âcre folie d'Ihsan Fikri et de ses acolytes, j'essaierai du moins. Je ferai illusion.

Dire: Ne plongez pas la Cilicie dans la nuit et se dire: laissons couler l'eau sous les ponts. Qu'elle soit de pourpre, eh bien, je m'en moque.

Sonner une servante.

Café et douceurs.

Qui était Oya, l'épouse de Cevat bey, vali d'Adana ?

Qui était Adalet, la cousine de ce même vali ?

Pas une photo ne restitue leurs visages.

De leurs voix, nul écho.

Aucune lettre signée par l'une ou l'autre n'est parvenue à la postérité.

Étaient-elles analphabètes, comme la plupart des femmes de leur époque ?

Étaient-elles incultes ?

Adalet.

Elle faisait parfois irruption dans le bureau de Cevat bey, après qu'il eut congédié notables et religieux, et suppliait le vali : Réduisez-les au silence, sinon il n'y aura plus ni aube ni crépuscule, mais un brasier et du sang et des larmes.

Elle osait ordonner, elle, cette damnée insolente qui avait de la tendresse pour les minorités de l'Empire, pour les Arméniens, principalement. Il l'envoyait au diable, elle se cabrait.

Il claquait la porte sur elle, elle avait outrepassé son rôle.

Elle retrouvait l'exigüité de sa chambre où elle lâchait la bonde à son passé, voyait l'avenir, n'avait plus conscience du présent.

Elle avait été mariée à Djemal bey, un fonctionnaire d'Izmir. Djemal prônait l'expulsion des chrétiens de l'Empire, mais,

contradictoire, avait pour ami un certain Kévork Parséglian. Il offrit un jour une domestique à sa femme, sans même qu'il ait eu une promotion ou une prime. La servante s'appelait Endza, Endza Péléchian. Djemal, le réactionnaire et le tolérant, Djemal n'adressa pas trois mots à Endza pendant les onze années qui lui restèrent de vie. Il fit une chute un matin dans l'escalier menant à son office, se rompit le cou, mourut instantanément, fut regretté par Adalet, qui pria pour que son âme trouve paix en un jardin de roses, pria, puis ne pria plus, s'attacha vivement à Endza, plus que la veille et plus qu'avant-hier, s'attacha à elle de jour en jour plus intensément, établit avec elle une complicité sororale, écouta son inférieure qui devenait son égale, l'écouta lui parler de ses ancêtres, de son peuple, des rois ciliciens, de rois morts depuis longtemps, mais inoubliables, l'écouta jusqu'à lui jurer qu'elle soutiendrait désormais la cause et les revendications si légitimes des chrétiens. Une tumeur au foie emporta en quelques semaines la servante tant aimée. Le chagrin d'Adalet fut puissant. L'escarcelle vide, car elle était dépensière, Adalet quémanda aide auprès de son cousin, le vali d'Adana, Cevat bey. Il était son unique famille. Ce fut Oya qui fit répondre que oui, on était prêt à l'accueillir, viens. Et voilà comment Adalet débarqua à Adana, dans les derniers jours du mois de décembre mille neuf cent huit.

Mon époux n'a pas d'âme, se disait parfois Oya.

Le vali honorait régulièrement sa femme et n'avait pas un brin d'imagination sur la couche conjugale.

Dès qu'elle avait vu Adalet, Oya l'avait prise en grippe. Trop fougueuse. Trop humble. Trop riieuse et trop triste.

Elle aussi reprochait à Cevat bey sa faiblesse de caractère, ses louvoiements, et elle aussi était réexpédiée à ses fourneaux.

Peut-être aurais-je dû épouser un homme de la trempe d'Ihsan Fikri.

Adalet plaquait une main sur la bouche de sa cousine :  
Oya, taisez-vous.

Oya reculait.

Néant, songeait Adalet. Ils sont tous faits de ça, lui, elle, leurs enfants, les gardes, les passants, tous, mais pas moi, ni Djemal, ni Endza, non, pas nous.

Tandis qu'il barbotait dans une sorte de tub, Vahan Papazian songeait à un assassin sans visage, à Gladys Heather et à tout ce qu'il aurait encore à confier à son oncle.

Après s'être extrait de la bassine, il s'ébroua, s'étrilla. Nu, il convenait que ce qu'il avait vécu avec l'Américaine, ce n'était pas vraiment de l'amour, mais tout de même quelque chose de précieux, d'indéfini, qui exigeait une exaltante mutation, qui appelait à se déployer. Quelque chose de délicieux.

Il se vêtit avec soin.

Dans la cuisine Verginé épluchait des légumes. Arsinée jardinait dans l'enclos derrière la maison et Haygouhie était allée se fournir en huile chez l'huilier.

Mon cher Vahan. Ces mots-là, Verginé ne les prononcerait pas, ils étaient siens, indéniablement, mais cloîtrés en elle, très profondément.

La nuit tombe, Vahan, la terrasse est toute à toi. Le repas sera prêt dans une demi-heure.

Il commençait à gravir les marches lorsqu'elle s'enquit si Atom et elle, si les Papazian, tous les Papazian, si Adana et les Papazian lui avaient manqué.

Oh! oui.

Il continua à monter.

Il irait en Syrie, ou à Mersin, quelque part au sud ou à l'est, et de là prendrait un bateau. Il était né pour aller jusqu'au

bout du monde. Il ne crèverait pas comme un chien. Il n'aurait pas une destinée d'Arménien.

Où se tapit l'homme qui affûte en cet instant son poignard?

Ne divague pas.

L'obscurité sculptait chaque marche et chaque marche semblait se creuser, évoquait alors un petit creux sournois, un abysse en miniature.

Des ânes broutaient une herbe rare ici, invisible là. Des poules picoraient un grain providentiel ou des flocons de poussière. Des cris relayaient des cris. Il y avait des appels, des invocations : Où étiez-vous? Que faisiez-vous? Gadar! Mesrob! Sarkis! Que Dieu nous bénisse!

Des pistachiers verts, gris et bruns ponctuaient à intervalles irréguliers les artères principales des quartiers arméniens.

Lundi entraît dans la nuit et le corail qui donnait un horizon au ciel s'éteignait.

Atom et Džadour Papazian rentraient au bercail.

Haygouhie avait été désignée ce soir-là comme la pourvoyeuse de lumière. Cinq bougies couleur de neige sale bra-sillaient. Ce qui était un luxe, bien qu'on ait ses aises. Mais ne célébraît-on pas le retour de Vahan? Des ombres se tassaient au bas des murs. On était ensemble, tous les six, comme jadis. Qu'importait ce qui se tramait au-dehors? Arsinée avait déployé une étoffe jaune paille sur la table de la pièce commune. Verginé servit une ratatouille de légumes, des galettes et des fruits secs. On faisait Carême chez les Papazian. On dîna en silence. Que Vahan soit là ou non, on ne dérogeait pas à la règle. Vahan s'était de nouveau, et sans réelle contrainte, avec émotion même, coulé dans le moule longtemps déserté. Džadour le fixait, admiratif. Son élégance émerveillait le garçon. Son père lui avait dit que Vahan était

groom dans un hôtel de Constantinople. Entre groom et prince, y avait-il une immense différence? Vahan recevait-il des visiteurs dans son palais?

Verginé rompit le silence – n’y avait-il qu’Atom à pouvoir briser ce qui était établi? – en questionnant son neveu sur le fameux palais de Dolmabahçe.

Une insulte aux pauvres, grogna Vahan.

Pas de réflexion de ce genre chez moi, s’énerva Atom. La politique réussit mal aux nôtres.

Vahan s’excusa.

C’est quoi, Dolmabahçe?

Dzadour se montrait curieux.

Ce qui est immense ne peut être décrit, dit Vahan.

Débarrasse, ordonna Atom à Verginé.

Plus tard, lorsque femme et progéniture se furent retirées, Vahan, par de courtes phrases sifflantes, avertit Atom que des rumeurs couraient à Constantinople sur une prochaine mise au pas des Arméniens, ce qui signifiait au mieux le fouet, au pire le poignard, et si le poignard tranchait le vif, alors le feu entrerait dans la danse.

Des rumeurs, pas plus. La mort ne convoite pas Adana.

Aujourd’hui, peut-être, mais demain?

C’est assez.

Ils disent...

Je ne céderai pas à la peur.

Moi, j’ai cédé.

C’est assez.

Vahan évoqua l’histoire de l’enlèvement. Verginé lui en avait parlé.

Ce ne sera qu’un feu de paille, assura Atom.

Pourquoi refuser de croire aux incendies?

Pourquoi en attiser par la peur?

Je t’aime, mon oncle.

Sans doute.

Je partirai au matin, mon oncle. J'irai loin.

Un Arménien qui vagabonde est un homme mort,  
Vahan.

À Aïntab, on a pendu mon père, et ce n'était pas un fugitif.

Tais-toi, Vahan.

Je partirai, mon oncle. Je m'enfuirai à l'aube.

Non.

J'étais sur la terrasse et j'ai eu la certitude qu'il était tout près, celui qui me cherche.

Cet homme n'existe pas, Vahan. Ou tu aurais déjà...

J'ai peur, mon oncle. J'ai peur et je ne m'en cache pas.

Reste avec nous et la peur disparaîtra. Et si cet homme existe, Vahan, je serai là, je serai entre lui et toi.

J'ai trahi, mon oncle.

C'est assez. J'ai dit : C'est assez. Allons dormir.

Dans les locaux du Comité Union et Progrès, les rotatives ne chômaient pas.

Les Jeunes-Turcs étaient le salut de l'Empire. On était en train de l'imprimer.

Ihsan Fikri houspillait ses grouillots, fanatisait, si besoin était, ses collaborateurs.

Il traînait dans la boue Cevat bey.

Il se frottait les mains : il est une putain d'Arménienne, la fille Balakian, la rejetonne d'un boucher, que l'on réduira en charpie, que l'on jettera aux chiens.

Les Arméniens, ou le peuple élu du démon.

Les Arméniens, continuait-il, possèdent une puissance occulte, ils chient sur l'Empire, ils organisent des représentations théâtrales où l'on exalte la mémoire des anciens rois de Cilicie. Et l'évêque Mouchègh, parlons-en de lui, tiens, l'évêque encourage ses fidèles à ne plus payer de taxes.

De son ambition, de sa fureur, Ihsan Fikri forgeait un glaive divin.

Adana sera rouge du sang de l'ennemi.

Adana sera nettoyée de sa racaille chrétienne.

Adana sera une ville purifiée.

Écoutez-moi, je dis la vérité.

Un chat miaule quelque part. Il n'y a rien à craindre des bêtes. Jamais. Un de nos serviteurs me l'avait enseigné. J'écris sur les bêtes, je suis un poète, je suis un grand poète, je suis Diran Mélikian. J'ai un fils. Chirag. Sept ans. Ce soir, mon enfant, mon héritier est moins important pour moi que la tristesse qui me saisit à découvrir que je n'ai écrit depuis ce matin qu'avec de la poussière. J'ai aligné dix ou onze mots parfaitement mornes pour décrire l'envol d'un faucon, sa proie, un rongeur qui tiendrait dans ma paume, dix ou onze mots et pas un placé là où il faut, afin qu'il prenne lui aussi son envol et entraîne les autres à sa suite. Que du terne, pas un mot pour rehausser d'or l'oiseau et la bestiole tapie parmi les herbes. Pourquoi cette impuissance ? Pourquoi aucune musique ne sourd-elle de la page ? Personne ne saura me l'expliquer, pas plus mon fils que ma femme. Tristesse. Insondable tristesse. Je suis le plus célèbre poète d'Adana et peut-être de Turquie et, ce soir entre tous les soirs, cela ne me suffit pas, cela me laisse au plus aveuglant d'un désert, je m'effrite, je me dissous, je meurs tout bas, avec de petits mots âcres dans la gorge, sur les lèvres, presque rien et juste assez pour dire, écrire que je renaîtrai demain, mais fait de quelles nuits intérieures, de quels jours, de quelle absence, de quel désordre. Je parle, je parle et je passe à côté de moi-même. C'est une impression et c'est une réalité.

Adana dormait. Plus personne ne prêtait attention aux prophéties, aux discours des politiciens.

Dans les rêves, on ne priait pas.

Dans les rêves, Dieu n'était pas.

Dans les rêves, il y avait de larges mouvements de marée.

Les bêtes dormaient aussi, mais leur sommeil était, lui, très léger.

Les amants ont été surpris à quelques kilomètres d'Adana, à l'orée d'un village, dans une bergerie, comme c'est charmant, comme c'est affreux, et demain j'écrirai sur l'oubli, sur l'eau bue par un sable couleur de rouille. On les a ramenés sans ménagement à leurs familles respectives. La fille n'a pas été outragée, Dieu soit loué!

Séparés, ils sont malgré tout encore des amants. Je l'écrirai au fronton de mon prochain recueil.

J'ai envie de pleurer et ne pleurerai pas. Composer un sonnet est ma façon de verser des larmes. Ne m'en demandez pas plus.

Des amants que l'on désunit n'empêcheront pas Adana de prospérer.

L'avocat Véramian m'a fait porter ce matin un mot dans lequel il avait griffonné que ce scandale était le signe avant-coureur d'une catastrophe.

Comme tout homme riche, je hais le chaos. Mes contemporains devraient me remercier pour les vergers, les champs de coton, les élevages de vers à soie dont ma fortune permet l'extension.

Tant de splendeur que l'on me doit.

Je me tiens dans mon bureau meublé à la spartiate, je m'y suis retiré. Un lit de camp, une table, une chaise, des étagères et des livres, des crayons bien taillés, une gomme, un encrier,

un porte-plume avec sa plume, un tapis de peu de prix, voilà l'univers où je peux me confier aux mots, où l'inspiration me vient, où je suis ce que je suis et à jamais.

Me voici chez moi, dans ma grotte et voilà Hourig, mon épouse, qui entre, qui s'appuie à la table, qui s'incline vers moi, qui me baise sur la bouche. Tout est prévisible et tout m'enchante. Nos gestes se mêlent, je la dévêts, je suis nu. J'écrirai sur la nudité de la femme et la nudité de l'homme. J'aurai les termes justes et j'aurai la cadence exacte. Que soit perceptible par mes vers, jusqu'en un seul de mes vers, que soit perceptible une nuit qui est plus que de la nuit et des heures qui sont de l'éternité, et des ténèbres baignées d'une somptueuse aurore.

Hourig me survivra, je le pressens.

C'est inscrit dans les nuées.

C'est l'aube. Naissance de l'aube. Naissance d'un mot.

Hourig s'éveille, me touche l'épaule, murmure que notre fils est un mélancolique.

Chirag est soudain entre nous, une présence et une énigme.

Comment écrire la brusque et saisissante étrangeté d'un enfant ?

Cet enfant est le mien.

Notre fils est beau, notre fils est heureux.

J'essaie d'en persuader Hourig.

Beau, oui, dit-elle.

Je tairai à ma femme que je ne désire pas un second enfant.

S'il n'avait pas jacté à tort et à travers, l'attentat à la Douane des Sels aurait pu être perpétré. Le sel si précieux – du sel turc – serait parti en fumée. Le sultan, les propagandistes des thèses nationalistes du parti Union et Progrès auraient été durablement impressionnés. Rien de tout cela n'était arrivé. Parce qu'il avait bu comme un trou et qu'un type, au coin d'une rue, l'avait empêché de s'étaler par terre, lui, un jeune homme pathétique et bavard.

Il avait bredouillé ce qu'il fallait taire.

Il reposait ce soir d'avril dans une alcôve, la seule de la maison des Papazian, il reposait sur un lit que l'on avait dressé pour lui, que l'on avait été dénicher dans quelque débarras, c'était son lit d'adolescent, peu confortable, fabriqué, semblait-il, pour un militaire en campagne. Vahan fixait tantôt le mur, tantôt le plafond et rêvait à ce qui détale, pince, pique, fourmille, zigzague. Il comparait ceci à cela, ce mur plus que banal à une muraille qui se délite, à une fosse, recomposait en une poignée de clichés – ou de visions, mais c'est parfois la même chose – une humanité en agonie.

Gladys Heather ironisait : Mon causeur impénitent, mon rêveur à deux sous.

Ce lit avait été le sien et cette pièce sa forteresse ou son île, c'était selon. À quinze ans il s'imaginait déjà un monsieur doublé d'un justicier. Car les morts réclament justice,

ne l'oublions pas, non. Les Turcs avaient pendu son père à un arbre, ils en avaient fait une charogne. Il se rappela les molosses s'introduisant dans les maisons, bouffant des cadavres, rongant des os, ils n'avaient même pas à se battre pour un quartier de chair corrompue, puisque les morts abondaient. Il se rappela la vieille femme le cachant sous ses jupes, ne pleure pas, ordonnait-elle, ne crie pas, c'était une Turque qui coassait un arménien improbable, il ne pleura pas, ne cria pas, ou si peu, si faiblement, mais c'était encore trop, elle s'énervait, je t'ai dit de ne pas faire de bruit, elle empestait l'urine, elle était chaude, elle était brutale et elle était bonne – et elle l'avait sauvé. Mais quel était son visage et quel était son nom ? Par une lucarne elle l'avait obligé à regarder : c'est ton père. D'elle, de lui, il ne subsistait que du noir, juste du noir, cette femme turque et ce père arménien étaient restés moins que des ombres. Néanmoins, ils étaient en lui, et pour toujours. D'Aïntab à Adana, combien de kilomètres ? Elle le frappait quand ils croisaient des gens sur les routes, sur des sentiers, et lorsqu'ils les avaient dépassés, elle le berçait, elle était bâtie de nuit et de jour, elle était tout en serres et en tendresse.

Ce soir, ce brûlant soir d'Adana, Vahan avait les yeux ouverts sur le plafond où du gris floconnait.

Constantinople et sa solaire décrépitude, ses bruits, sa brutalité triomphante, ses foules, sa crudité, son raffinement en lambeaux, Constantinople s'étalait devant lui, sur ces murs, et il en oubliait les taches et les lézardes, tout n'était un instant qu'or crépusculaire, bateaux et palaces.

J'adore les panoramas, j'adore les lanternes magiques, disait Gladys.

Il baragouinait l'anglais, elle refusait d'apprendre l'arménien ou le turc. Il lui susurrail dans sa langue qu'il l'épouserait.

Yessayi Zénopian lui conseillait de retourner à Adana : la

Cilicie est trop luxuriante, il y a trop d'Arméniens fortunés là-bas, l'envie étanche sa soif avec du sang. J'ai entendu dire que ça pourrait barder dans ton coin.

Yessayi était un gars remarquablement informé.

Et si des massacres, vraiment, se préparaient ici ?

Il devrait alors demeurer à Adana, que celui chargé de le tuer soit dans la ville ou non. Il serait le plus fort des deux, il serait invincible, il le désarmerait, il sangloterait : ils veulent nous détruire. M'entends-tu ?

Nous ne sommes pas des chiens.

Je ne serai pas un pendu. M'entends-tu, Yessayi Zénopian ?

Tu naquis à Safranbolu, Anatolie, et tu n'y mourras pas, Yessayi Zénopian. C'est ce que tu te répètes.

J'ai besoin de me parler.

Tu as été, mon cher, un garçon sans chagrin fondateur ni joie civilisatrice. Tu étais le fils aîné d'un père qui possédait des terres englobant une vallée et des collines et une rivière. Les a-t-il toujours? Tu ne t'imposas pas, Yessayi, à tes deux frères. Tu avais simplement l'ironie dans le sang et tu l'as encore. Ils s'écartaient de toi, ils t'inspiraient l'ennui, on se fatigue même de se moquer. De ta mère tu serais dans l'incapacité de tracer le portrait, mais qui te le demande, n'est-ce pas, elle n'était pour toi que de la bonté et de la tristesse, une passante tantôt vaguement lumineuse, tantôt comme vidée de toute substance. C'est ce que tu percevais d'elle, quand par hasard tu posais tes yeux sur cette femme qui était ta mère. Tu ne cherchas pas à la parer de secrets, à l'inventer, tu l'abandonnas à son insignifiance. Jeune homme, tu décidas, et cette décision te semblait naturelle et donc, sans raison, tu décidas d'être médecin, chirurgien, quelque chose comme ça, et ce contre l'avis paternel. Ton père te frappa mais ne te maudit pas, il te méprisa, c'est ce qu'il jouait le mieux. Tu as déçu ton père, et quelle importance? Tu fus pour lui un étranger tout en demeurant son fils, tu le comprends aujourd'hui. Je suis d'une autre race que la sienne,

pensais-tu. Tu ne gèreras pas le territoire qu'il avait acquis avec une dérisoire pugnacité. Il était fier d'être un maître et que le maître qu'il était fût arménien.

Tu partis à Constantinople, tu apprivoisas la ville, de tes études il n'émerge aujourd'hui que peu de faits et d'anecdotes, tu fus un excellent élève, mais comme malgré toi. Tu te fis un seul ami en la personne de Mourad Kamérian, un étudiant à ton image, concentré, rigide et, toute contradiction n'est pas un péché, sensuel. Il s'intéressait jusqu'à l'obsession à l'histoire de l'Empire, et par voie de conséquence à celle de votre peuple. Il t'apprit beaucoup, il renforça ton identité d'Arménien, dont à l'époque tu croyais n'accorder qu'une place secondaire dans tes réflexions, dans le regard que tu jetais sur les choses. Tu désiras des femmes et tu couchas avec certaines, et ce fut agréable, évidemment, mais tu dois être sincère avec toi-même, tu n'étais ému qu'en surface, parfaitement, mon cher. Vous en partageâtes certaines, Mourad et toi. Tu passas plusieurs années à Constantinople, puis tu revins à Safranbolu pour exercer ta profession, sans que te soit intelligible ce retour. Aurais-tu été un nostalgique ?

Tu retournas donc à Safranbolu où tu te plias à ce que l'on attendait de toi, tu te marias à Serpouhi. Elle était conventionnelle, orgueilleuse et ardente, elle te plut longtemps, la belle te donna deux fils, Hovsèp et Purad. Tes héritiers eurent la turbulence exigée par l'enfance, ils t'encombraient, ils t'exaspéraient, tu les observais avec acuité et sans réelle émotion, ils ne se différenciaient pas des enfants de tes voisins, de tes frères, c'étaient des êtres communs, et toi, pensais-tu, tu étais unique. Comme praticien on te respectait. Tu auscultais, conseillais des baumes et des sirops, tu amputas même un homme que menaçait la gangrène, rien ne te répugnait, ni les ulcères, ni les crachats rougis de sang, ni les viscères qui se relâchaient, ni la mort qui concluait. Tu ne te révoltais pas contre le malheur et la douleur et l'agonie. Tu officiais. De

temps en temps tu accomplissais un miracle, ce dont tu ne tirais jamais gloire, la vanité, elle, t'effleurait, puis s'estompa. Un froid matin de février – le froid t'enivre, il clarifie tes pensées, il aiguise tes réflexes, il te nettoie de toute compassion –, tu compris que tu entras en rupture avec ce qui t'environnait. Tu te lassas d'honorer Serpouhi et tu lui fus incompréhensible, et tu en eus assez de veiller, même distraitement, sur l'éducation de tes rejetons, tu en eus assez de poser des attelles et de cautériser des plaies, de te rendre au chevet de moribonds ou de malades imaginaires. Depuis que tu avais quitté Constantinople, tu recevais des lettres de Mourad Kamérian. Dans l'une il te proposait de le rejoindre. Il logeait non loin de la Corne d'Or. Il menait à la baguette un groupuscule révolutionnaire qui aspirait à renverser le sultan. Nous serons de nouveau des seigneurs, t'écrivait-il, viens me seconder.

Un matin de printemps, tu glissas sous ta ceinture une somme rondelette, tu n'allas pas visiter tes patients, tu montas dans un train qui te ramena à Constantinople. Tu t'intégras sans problème à la poignée d'hommes que dirigeait Mourad. Tu déclamas avec fièvre des discours tirés au cordeau, tu en vins à haïr le Turc de tout ton être, tu brandissais un glaive de mots sonnants, tu les impressionnais, ces types, ils t'appartenaient. Tu menais une existence dont l'austérité t'était vitale, tu t'économisais pour mieux fanatiser, Mourad t'admirait, te jalousait, t'aimait. Tu ne songeais que furtivement à Serpouhi, à tes fils, à tes parents et tes frères, à Safranbolu, ses vallées et ses collines, à ta clientèle laissée en plan, tu renaissais, tu aurais pu te dire heureux, et tu l'étais sans doute. Les espions pullulaient. La prudence était de rigueur. Vous vous réunissiez dans des caves. Le groupe était constitué de treize hommes. Tu pourrais les nommer tous. L'un de vous se lia avec un certain Vahan Papazian. Une aube, il fut intronisé dans votre cénacle. Il avait du charme et le verbe

étincelant, mais Mourad lui reprocha sa fougue, Mourad s'en méfiait. Il le jugeait immature, superficiel, d'une intelligence moyenne. Il te répétait que ce gars-là était dangereux pour le groupe, car tendre et hâbleur, un tribun de comédie. Tu fus sourd à ces vérités, tu couvas Vahan Papazian, tu étendis ton aile sur lui, sans pour cela être dupe de ses limites, de sa faconde qui s'apparentait à de l'écume, mais tu refoulais toute lucidité. Il te parlait souvent d'une Américaine, tu devinas qu'il ne s'attarderait pas avec vous, il te déconcertait, il te rendait amer. Il dormait peu entre vos réunions et l'exercice de son métier. Sans se faire prier, il levait allègrement le coude. Mourad fixait ton protégé avec répugnance. Vous prépariez un attentat, la date se rapprochait. Tu voulus que Vahan fût de l'aventure, qu'il fasse couler le sang et s'effondrer certains symboles de l'Empire – la Douane des Sels en était un. Mourad se cabra, refusa la participation de Vahan-yeux-cernés (il buvait trop, il forniquait trop), il brandit la menace de vous exclure du groupe, tu argumentas, tu fus plus éloquent et plus persuasif que dans ton meilleur discours politique, tu tempêtas, tu ne te reconnaissais plus et c'était jouissance. Brusquement, Mourad renonça à s'opposer à toi, à vous. Il déviait de son axe, à cause de toi et de ton giton, c'est ce qu'il dit, c'est ce qu'il hurla. Alors tu confias à Vahan ce qui était projeté, il t'écoula, muselé de fierté, tu lui offrais un rôle, il te baisa les mains, il fut excessif et sincère, tu bridas sa joie, tu fus brutal dans ta manière de lui rappeler qu'il était tenu au silence, et nul besoin de lui faire un dessin des conséquences qu'aurait un bavardage inconséquent. Lorsqu'il te promit le silence, tu eus la certitude qu'il était d'argile, qu'il n'était pas taillé dans l'étoffe dont on fait les héros. Une fois de plus tu balayas cette conviction. Parfois tu étais à son côté quand il fréquentait quelque bouge, quelque taverne, et parfois tu te contentais de le suivre, tu te tenais à cent pas de lui, tu te muais en un personnage invisible, et

te métamorphoser, te rendis-tu compte, t'était chose facile – et agréable. Tu l'aperçus une aurore titubant et soutenu par un type suspect, Vahan jactait, délirait, il était pathétique et inquiétant. Tu eus l'intuition qu'il était en train de vous trahir. Le lendemain, trois de votre groupe furent cueillis par la police à leur travail. Mourad accusa aussitôt Vahan d'en avoir été la cause. À ta surprise, il ne t'incendia pas de reproches. Il t'observa longuement, tu crus tomber en morceaux. Enfin il parla : il te désignait pour être celui qui exécuterait Vahan Papazian. Tu étais vaincu, tu payais pour cette tendresse que tu avais pour le groom de l'hôtel de France.

Tu te mis à rôder autour du palace. Il était à son poste, près de la porte-tambour, souriant et hâve. Tu stationnais près de l'établissement jour et nuit, tu étais désespéré, tu étais un songe. La nuit, tu surveillais l'entrée de service. Un matin tu le vis, les doigts crochetant la poignée d'une valise, il se dirigeait vers la gare centrale, là il prit un billet pour Bursa, c'est ce que te dit le guichetier, tu fis de même, il y avait foule, tu aurais voulu être seul avec lui, tu n'osais pas le tuer au milieu de tous ces gens, tu n'osais pas, ton impuissance t'humiliait, je dois réussir, je dois, je dois, je dois. À Bursa il se reposa parmi les voyageurs attendant leur correspondance. Il était habillé à l'occidentale, et toi, tu portais des hardes ou presque, tu puais la sueur, tu étais une épave qui se croyait un justicier. Il t'interdisait de le tuer, te disais-tu, il était d'une essence supérieure à la tienne, il vous avait trahis et il paraissait plutôt serein. Mais que percevais-tu de lui, exactement ? La lame sous ta chemise te brûlait. Il monta dans un train, en descendit trois gares plus loin, grimpa dans un autre, et le périple dura une semaine. Ce fut enfin Adana. Il n'irait pas plus loin. Il était chez lui. Tu t'es persuadé qu'il tenait à mourir dans cette ville. C'était un sentimental. Tu redevins le garçon que tu avais été : un homme doué pour le mépris. Le courage te revint, tu t'enflammas à l'idée que c'était ici

que tu accomplirais ta mission. Un homme l'attendait à la gare, ils marchèrent dans les rues, devant toi, l'homme le guidait, l'arrachait à toi, ils pénétrèrent dans une maison avec une terrasse, une maison de gens plutôt aisés. Vahan ne s'était pas retourné. Comment ne devinait-il pas ta présence ? Pourquoi ne la flairait-il pas ? Cet homme – son guide – était son oncle, un joaillier, tu en étais sûr, il t'en avait parlé, il te l'avait décrit.

Tu louas une chambre à un ferblantier du faubourg de la ville. Tu radotais : le traître ne t'échapperait pas. Tu parviendrais à lui trancher la gorge. Tu avais déjà tué, sur les ordres de Mourad – des espions, turcs ou arméniens, pour le compte de la police. Tu plantais très bien un poignard dans un flanc, tu avais l'art d'assassiner sans que la victime émette un cri. Demain ou après-demain, tu te feras animal, Mourad t'avait enseigné comment s'introduire dans un logis, comment être moins qu'une ombre, un souffle mortel. Tu passeras par la terrasse, tu seras une silhouette de cendres, tu iras vers lui, tu colleras ton visage contre le sien, et lorsque la lame tranchera la veine jugulaire, n'as-tu pas été médecin, il saura que son assassin est Yessayi Zénopian.